

S O U V E N I R S

de la vie de

Henri-Louis M A R T I N

fils de

Louis-Auguste MARTIN et de

Sophie AUBERT , son épouse.

Né aux Grangettes rière Ste-Croix

le 6 mars 1848

Décédé le 13 Septembre

1 9 5 2

Ecrits par Emile Martin, janvier 1933

P R E F A C E .
=====

On s'exprimé le désir que je mette par écrit les souvenirs de la vie de mon cher frère Henri, selon qu'ils ont pu se graver dans ma mémoire au cours des années que nous avons vécues ensemble ou par les communications que nous avons entretenues étant éloignés l'un de l'autre.

Une notice biographique d'une vie de 83 ans d'un père, grand père, frère, oncle, cousin ne peut manquer d'intéresser ceux qui restent et qui d'ailleurs ont droit à cet héritage de leurs bien-aimés. Cette fortune vaut parfois tout autant que celle d'un coffre-fort. Mais.....

Le 18 septembre 1932 une carte de ma nièce Madame Boon m'annonçait la mort d'oncle Henri, qui avait été emporté subitement par une attaque le matin même, sans que personne s'en aperçut.

Depuis quelque temps déjà il déclinait visiblement. Un ami, M. Felix Margot, qui le visitait assez régulièrement et auquel il fait un grand vide n'en avait avisé. Je n'essayerai pas de vous dire le vide qu'il fait à ses frères qui l'ont accompagné dans sa course pendant plus de 60 ans. Nous étions 3 frères; nous ne sommes plus que deux - et pour combien de temps ? Tout cela est entre les mains de Dieu, auteur de toute vie ici-bas et qui ne permet pas qu'un seul passereau tombe sans sa volonté.

La famille MARTIN.
=====

La famille Martin, et en général les Martin de Ste-Croix, sont originaires de Savoie, plus particulièrement des Vallées Vaudoises du Piémont, d'où ils ont émigré vers la fin du 17^e. siècle, époque où Louis XIV envoya le général Catinat en Dauphiné et au Piémont pour y détruire ces nids d'hérésie qui étaient à ses yeux tous les protestants.

L'écrit Samuel Martin avait fouillé les archives publiques et particulières pour retrouver l'origine des différentes familles de Ste-Croix, dont la plupart étaient des réfugiés de la Réforme. Il a laissé à ce sujet différents écrits qui sont conservés avec le plus grand soin par mon frère Alfred dans son bureau à l'Auberson où on peut les consulter.

Au lieu de la préface qui précède, je dois ajouter que la bonne volonté ne suffit pas pour mener à bonne fin une entreprise comme celle-ci, qui intéresse tous les membres d'une nombreuse famille.

Il faut une tête en pleine vigueur pour faire le tableau d'une vie de 81 ans, qui se complique des rapports de toutes une famille et de toute une population pendant près d'un siècle et même plus d'un siècle. La mienne, aujourd'hui n'est plus que celle d'un pauvre hors d'âge à laquelle il est permis de radoter.

Ce que j'ai essayé de faire n'est qu'une ébauche, que d'autres plus jeunes pourront reprendre, transformer ou compléter. Si les jalons que j'ai plantés peuvent servir à quelque chose, je n'aurais pas travaillé en vain.

E.M.

Louis-Auguste MARTIN, père de Henri, Emile et Alfred
était horloger.

Il habitait aux Grengettes une maison appartenant à son père et deux oncles, ainsi qu'un petit domaine qu'ils avaient acheté de Victor Mabillo de Houlmes, le tenancier de la ferme, chalet et pâture appartenant à la commune de Bâstmes.

Le père de Louis-Auguste (son grand père), s'appelait Louis. C'était un vieux soldat qui avait fait la campagne d'Italie avec Napoléon 1er; il s'était même signalé par la défense d'un pont, en faisant manoeuvrer tout seul une pièce de canon, ce qui eut pour effet de sauver une partie de l'armée. Aussi, il fut porté en triomphe sur sa pièce quand l'armée fit son entrée à Milan.

Les deux oncles étaient:

Isaac qui faisait les roullins à vanner, et:

Samuel qui consacra sa vie au colportage religieux et à l'évangélisation en France.

Louis-Auguste, qui s'appelait Auguste tout court, avait trois frères qui étaient plus âgés que lui: Henri et Louis qui furent pasteurs en France et David qui fut horloger comme lui, mais exclusivement, tandis que lui Auguste s'occupa en même temps du train de campagne. C'est ainsi qu'il fût l'associé naturel de son père et des oncles, puis leur principal héritier.

Il avait appris son état d'horloger à la Vallée de Joux, Barrière la Côte, chez Ami Albert, qui demeurait dans la maison de son père et s'établit plus tard au Brassus, où il devint syndic de la commune.

C'est pendant son apprentissage qu'Auguste Martin fit la connaissance de sa future épouse Sophie Aubert. Le mariage fut célébré en 1844 ou au printemps de 1845.

De ce mariage sont issus:

Henri-Louis, né le 3 mars 1846

Émile-Auguste, né le 21 mai 1848

Alfred-Emanuel, né le 12 juillet 1850

puis deux filles qui sont mortes en bas âge.

En printemps de 1850 les époux Martin-Aubert quittèrent les Grangeettes pour entreprendre un commerce à Ste-Croix. Ils louèrent au Centre du village, une maison appartenant à Jean-Pierre Joseph, des Invers, grand père de M. J. Joseph aujourd'hui porteur à Tribourg. Là ils ouvrirent leur commerce, boulangerie épicerie, qui marcha très bien pendant deux ans. Malheureusement l'épouse vint à manquer après 3 jours de maladie, suite de couche. Ce fut une catastrophe irréparable, qui obligea grand-papa à retourner aux Grangeettes avec ses trois jeunes orphelins, après avoir liquidé son commerce, ce qui prit environ une année. Le nouveau né, une fille, mourut trois mois après la mère. Ce que fut cette perte, le papa s'en aperçut tout de suite. Pour nous, les enfants, le coup fut terrible, mais l'étendue de la perte ne se révéla que plus tard. Nous en avons éprouvé les effets sans en comprendre la portée, fort heureusement.

Pourrait-il conclure de là que l'entreprise de nos parents fut une faute ? On pourrait le croire et pourtant j'en doute. Elle fit le salut de plusieurs personnes et surtout d'une nombreuse famille de 10 enfants, plus le père et la mère, honnêtes ouvriers, qui furent obligés de vivre en grande partie sur le crédit au moins pendant deux ans, d'abord pendant la guerre de Crimée.

Le pain était monté au prix de 30 centimes la livre, prix exorbitant pour l'époque, les gains étant alors très minimes. Aucun boulanger n'aurait voulu s'exposer à fournir, à long terme, du pain à toute cette famille. Il fallait Auguste Martin pour cela. Il se mit tout simplement à la brèche et fournit tout le pain nécessaire jusqu'à ce que la crise fut passée..... c'est à dire pour une somme considérable, qui lui fut remboursée plus tard, petit à petit, à mesure que les enfants purent aider leurs parents. D'autres familles furent encore secourues par le père Auguste Martin. Je pourrais, aujourd'hui encore, citer des noms de personnes où mon père m'envoyait, des années après, depuis les Grangettes, présenter des notes qui n'ont jamais été payées.

Pendant deux ou trois ans la vie fut assez monotone aux Grangettes, si l'on excepte une course en char à la vallée dans le but de revoir les parents maternels, dont plusieurs nous étaient inconnus. Le souvenir de cette course est demeuré vivant dans l'esprit des jeunes d'alors, qui sont aujourd'hui clairsemés. Mais dans les voyages subséquents cette course fut souvent rappelée; Derrière le Côte, au Sentier, au Brassus on en conserva longtemps le souvenir.

C'était au printemps de 1837. Papa avait remis le soin de son bétail tant à une servante fidèle qu'à des voisins dévoués, et un beau jour, un samedi matin, nous étions en route à travers les Joux, dans la direction de Jougne-Vallorbe-La Vallée. Arrivés aux confins des Troncs Brûlés et du Pré Mèlvilain, tout à coup papa arrête char et cheval. Pourquoi ? nous le demandons lorsque nous le vîmes au beau milieu d'un champ de norilles, à gauche du chemin. Oh ! mais, qu'elles étaient belles ! On aurait vraiment dit qu'elles avaient été semées. Quand papa eut fini

sa cueillette, il les arrangea soigneusement dans le coisson du char, pour les offrir en arrivant à la grand'maman Aubert.

Vous pouvez juger de la surprise du grand-pape David-Joseph Aubert, en voyant arriver sur le Crêt de Derrière la Côte, tout cet équipage qu'il n'attendait pas. Car papa n'avait pas jugé à propos de les avertir ne sachant pas à l'avance s'il ferait beau ou mauvais temps. Et la grand'maman: je crois qu'elle avait plus d'yeux pour les morilles que pour tous les arrivants. Il fallait bien cela pour égayer un peu notre arrivée, qui n'aurait servi qu'à raviver la douleur de ces bons vieux parents au souvenir encore récent de la perte de leur fille bien-aimée. Pour les jeunes, ils avaient de toutes autres préoccupations. Aussi la rencontre d'une vingtaine de marmots, grands et petits donna à ces deux ou trois jours un vrai caractère de fête.

Sur le crêt de Derrière la Côte, grand-pape, qui était encore vigoureux malgré ses 60 ans, était très occupé à préparer du bois pour des couver de tonneau. Il était à la fois paysan, tonnelier et surveillant général des forêts du Risoux. Il conserva cette fonction jusqu'à un âge très avancé. Son épouse était une soeur de Louis-Charles Pignet qui était parti pour l'Amérique avec sa jolie famille de 22 enfants. Voilà un colon qui comptait. J'ai eu plus tard des nouvelles de ses descendants qui étaient établis quelque part sur la ligne de New-York à San-Francisco.

Les enfants de David-Joseph Aubert furent:

Ami Aubert, établi au Brassus, où il ne tarde pas à être nommé syndic, charge qu'il a occupé pendant un bon demi-siècle. On raconte des traits intéressants de son administration à l'occasion des mobilisations de 1870-71.

Charles Aubert, Derrière la Côte, qui eut un fils et deux filles. Son fils, Laurent Aubert, Commandant de division, joua un certain rôle lors de l'occupation des frontières en 1870-71.

Henri Aubert, également Derrière la Côte, horloger de grand talent, eut d'abord trois filles et plus tard un fils, William, qui n'est plus, mais dont le fils était présent à l'ensevelissement de son cousin Henri Martin.

François Aubert, qui alla s'établir à Genève où ses descendants ont suivi la carrière de leur père, ou ont pris d'autres directions. Venaient ensuite deux filles:

Sophie Aubert, épouse de Louis-Auguste Martin, notre bien-aimée maman et grand'maman qui se repose depuis 79 ans, au coin du vieuxcimetière de Ste-Croix, à gauche en entrant.

Marianne Aubert, la cadotte de la famille, épouse de Henri Guignard, tous deux aussi dans le repos.

Lors de notre course à la Vallée, Henri Guignard et sa famille habitaient au Sentier. Il y eut chez lui une réunion générale de toutes les familles Aubert, Martin et Guignard, qui se termina par une modeste agape, c'est-à-dire que pour nous, ce fut un souper splendide. Les grandes personnes étaient à une grande table dans une grande chambre; les enfants avaient été groupés dans une pièce contigüe où ils eurent toute liberté de faire bonne connaissance.

Parmi les enfants de tante Marianne Aubert-Guignard se signala plus tard Charles-Henri, qui dirigea le corps de musique "La Jurassienne", bien connu dans tous les concours.

Il y aurait beaucoup à raconter sur cette course à la Vallée mais tout a une fin et puis ce qui m'intéresse, risquerait de vous ennuyer.

Nous revécîmes donc de nouveau aux Grangettes, mais pas pour longtemps. Après avoir surveillé quelque temps, l'idée de commerce s'empara de nouveau de grand-papa Auguste. Il fit d'abord construire un four plus grand que celui qui existait pour cuire le pain du ménage. Toute maison de campagne avait son four à cette époque, surtout à la montagne. Mais grand-papa voulait faire du pain pour vendre et en effet il en fit pendant quelque temps, et la clientèle ne manquait pas. Dans le même temps il songea à améliorer les voies de communication des Grangettes à l'Auberson. Il pensait naturellement que tout le hameau s'associerait à cette entreprise. Nous étions intéressés. Mais il ne rencontra qu'indifférence chez ses voisins. Alors il se décide à quitter les Grangettes et à bâtir une maison à l'Auberson. Il commença par chercher un emplacement convenable, puis il acheta un champ à proximité du terrain choisi; il fit provision de matériaux, bois, pierre, chaux, sable, etc. et en 1838 il habitait sa nouvelle maison, qui était loin d'être terminée, grâce à un incident en apparence insignifiant, mais qui eut des conséquences très graves. Lorsque tous les travaux furent en train, les murs à moitié faits, grand-papa eut le malheur de se blesser à une main. Il n'y fit d'abord pas attention, mais au bout de peu de jours il fut obligé de se mettre au lit où il fut retenu pendant 3 mois; et quand il eut se lever, sa main était déformée et privée de force, ainsi perdue pour tout travail demandant le moindre effort. Ce fut la cause de grands retards et de grandes pertes, sans compter que ses projets étaient sérieusement compromis. Nous étions trop jeunes pour pouvoir remplacer le père en pareille occurrence. Il fallut donc travailler un petit bonheur, au jour le jour.

Ce fut une école nouvelle, parfois un peu dure, dont le souvenir est resté. Mais elle ne fut pas sans utilité pour la suite, et je crois que nous en avons profité sans même nous en douter.

Franchissez 70 ans d'un seul bond, sans vous arrêter, et vous en aurez la preuve. Nous voici donc en 1928 ou 29. Ce qui frappe tout d'abord c'est l'état général qui apparaît dans le domaine matériel.

Au lieu de trois enfants de 15, 16 et 17 ans, voici trois familles qui se sont ramifiées en plusieurs branches, portant chacune de nouvelles pousses vigoureuses, et l'ensemble fournit un bel état de prospérité.

Voici Alfred, le plus jeune des trois frères, qui vous présente trois fils, pères de trois jolies familles: Auguste, son aîné est ingénieur et dirige en ce moment les travaux importants d'une grande ligne de chemin de fer au Congo français; Samuel, le second a repris l'atelier de son père à Cossonay; Edile, le troisième est associé dans la maison Guendet à Martin, commerce de Combustibles à Jouxsaune. Voici encore deux filles: Louise, qui a épousé Claudius Boon, et occupe avec son mari et leurs trois enfants un appartement dans la maison de leur papa à l'Auberson; Marie, la seconde fille est veuve et privée de son fils, tous deux, mari et fils, emportés par la grippe en 1918.

Voici Emile, le second fils d'Auguste Martin, ses deux filles dont l'aînée Elisabeth, est l'épouse de Camille Jaques, instituteur à Payerne. Ils ont une fille Edith qui est institutrice à l'Auberson. La seconde fille d'Emile, Amélie, institutrice à Bretonnières, est avec le père dans la première sa retraite. Quant au

plus jeune, Alfred, d'un premier mariage il a 3 garçons et une fille. Le premier de ses garçons, Jean, termine cette année un apprentissage de mécanicien et va passer son école militaire dans les téléphonistes. Alfred et sa famille habitent Braz-Gébaz, commune de Puidoux, où ils font valoir une ferme dont nous fines l'acquisition il y a une vingtaine d'années.

Mon cher frère Henri, l'aîné de la famille ne peut pas se présenter ici à la tête des enfants et petits enfants que Dieu lui a donnés. Mais ce sont eux qui font le sujet principal de ce traité. D'ailleurs je m'arrête ici, car il faudrait commencer une vingtaine de biographies, ce qui nous mènerait un peu loin.

Vraiment le grand-père Auguste aurait eu quelque peine à se reconnaître au milieu de ses enfants, petits enfants et arrière petits enfants, s'il venait aujourd'hui en faire la revue, et il se trouverait certainement bien riche, au dépit de sa pauvre main malade. Il aurait pu se réjouir au milieu d'eux en célébrant son 110^e anniversaire le 3 janvier 1920.

Je pense qu'alors il aurait parlé de la certitude des promesses divines et des gloires célestes réservées aux croyants. Car il est dit "Il vous sera fait selon votre foi."

Henri-Louis M A R T I N .
=====

Le printemps 1843 vit, aux Grangettes, se produire un deuil et une naissance.

Le 5 mars, l'oncle Isaac Martin, qui avait toute sa vie construit des moulins à vanner et en avait semé un peu partout dans le canton de Vaud, était emporté subitement, sans maladie apparente.

Le lendemain, 6 mars, dans la même maison, aux Grangettes, naissait un petit garçon, le premier de la famille Martin qui fut né dans cette maison. Ce aurait pu l'appeler Isaac du nom du défunt. Mais ne fut pas l'avis des parents, qui l'appelèrent

H E N R I .
=====

Les premières années de la vie d'Henri Martin passèrent inaperçues comme c'est en général le cas des enfants. C'est au sein de la mère, puis pendu à ses jupons que l'enfant fait sa première éducation. Le petit Henri n'était pas d'humeur bruyante, comme c'est assez généralement le cas, mais plutôt paisible et tranquille. C'est d'ailleurs peu à peu que se dessinent le caractère et les aptitudes des enfants; c'est à l'école, puis en prenant part aux occupations des parents. Les plus précoces ne sont d'ailleurs pas toujours les plus remarquablement doués.

Henri avait 8 ans quand sa mère mourut, 9 ans quand son père quitta Ste-Croix et retourna aux Grangettes, 13 ans quand il quitta les Grangettes pour habiter la maison de l'Auberson. Jusqu'ici - et pendant deux ou trois ans encore - sa vie et son activité se passent à aller de toute la famille. Et j'ai à

peine besoin de le dire, cette période ne fut pas facile. Elle fut même dure et en apparence ingrate pour des enfants; mais combien utile et pleine de promesses cachées pour l'avenir. C'est là que se sont trempés des caractères qui, ensuite, devaient affronter toutes les luttes et toutes les difficultés de la vie.

Cette période fut particulièrement sensible à mon cher frère Henri à cause d'une infirmité physique qu'il avait apportée en naissant et qui l'accompagna jusqu'à la fin de ses jours. Ce fut un obstacle permanent au déploiement de son activité dans certains domaines dont il avait conscience et dont il souffrit toute sa vie, sans jamais proférer une plainte. Ici je le trouve admirable mon cher frère. Que de questions pourraient se poser à ce sujet. Je n'en poserai qu'une seule: Peut-on croire qu'une telle épreuve puisse être un bien? Après avoir longuement réfléchi, je suis tout disposé à le croire. Et je crois avoir eu le temps d'y penser. Voici par exemple Jacob, qui est rendu boiteux dans une lutte mystérieuse avec Dieu. Pourquoi cette infirmité lui est-elle infligée pour le reste de ses jours? Je pense - si nous ne le comprenons pas - que lui a pu s'en rendre compte. Voici St. Paul qui a aussi une écharde en la chair, et il en connaît très bien la raison; elle a pour lui un langage. Pourquoi n'en aurait-il pas été de même de mon cher frère Henri? Il est seulement regrettable qu'il ne s'en soit jamais expliqué; il est probable qu'il aurait eu là de bonnes leçons à nous enseigner, mais il les a gardées pour lui, pensant sans doute qu'elles le concernaient lui seul. Il en tort. Nous connaîtrons un jour le pourquoi de toutes choses et alors nous admirerons les voies de Dieu dans toutes les choses mystérieuses qui nous

entourent, et dont nous faisons partie nous-mêmes. Avez-vous jamais étudié sérieusement les grands mystères de votre propre vie ?

Pour mon cher frère, je sais une chose, c'est qu'il avait une nature de Lion et qu'il avait besoin d'un frein pour le dompter. C'était un homme, c'était un caractère, même une nature violente, mais droite. Une main puissante s'est chargée de le diriger.

Le grand-père Auguste Martin ne fut pas plutôt installé à l'Auberson, qu'il se mit en devoir de monter une boulangerie et épicerie. Mais les circonstances étaient peu favorables; la concurrence était grande; ce fut une entreprise hasardée. Et ce fut pourtant encore le salut de quelques malheureux, parmi lesquels une famille nombreuse, qui aurait certainement souffert de la faim et qu'il fallait à tout prix sortir de misère. Le grand-père Auguste arrive juste à point nommé pour leur porter secours. Il fournit pain, café, sucre et tout ce qui était nécessaire à l'entretien du ménage. N'était-ce pas autant de perdu ? On aurait pu le croire. Mais encore, si l'argent avait été perdu, la famille n'en était pas moins sauvée, ce qui valait infiniment mieux qu'une somme d'argent compromise.

Dans la tête du grand-père Auguste, il n'y a jamais eu l'ombre d'un doute à cet égard. D'ailleurs rien ne fut perdu. Il fallut plusieurs années à ces braves gens pour payer leur dette ainsi contractée. Plusieurs des rejetons de cette famille ont prospéré et parfois joué un rôle plus ou moins important dans la société. Un de ses petits-enfants est aujourd'hui parmi les direc-

teurs d'une des principales banques du pays.

Vint le moment où les enfants quittent la maison pour apprendre un état. Alfred se mit aux boîtes à musique chez un patron à Ste-Croix. Belle, après avoir essayé de l'horlogerie suivit le même chemin. Henri se mit aux pierres fines de montres, mais ne continua pas, il fit un petit apprentissage d'horlogerie et enfin se mit à la fabrication des musiques manivelles ou jouets d'enfants.

C'est à ce moment-là que le commerce fut abandonné, le papa Auguste restant seul à la maison. A cette époque, la petite industrie des manivelles était considérée comme quantité négligeable. Henri ne tarda pas à voir qu'il y avait là une bonne petite mine à exploiter et il en profita. Il s'y mit courageusement, chercha des débouchés, chercha à améliorer la fabrication, se créa tout un outillage à sa façon, original comme lui-même, et réussit à faire de ses manivelles une très belle industrie. Aussi, un peu plus tard, les grands fabricants ne crurent pas déchoir en l'introduisant dans leurs ateliers. Il fut à sa manière, dans ce domaine, un vrai novateur, sans sortir du genre primitif qui convenait à un petit atelier.

Il fut aussi un vrai patron, ayant le souci de ses ouvriers autant et plus peut-être que de lui-même. Il avait une conscience nette de ses responsabilités. Ses ouvriers le savaient et avaient en lui une confiance absolue. En outre, il ne manquait pas d'adresse et de perspicacité. L'un de ceux qui l'observait, pendant un temps de crise passagère, disait: "Il n'y en a point comme notre Henri; quand on croit que tout est perdu, il trouve toujours un moyen de se tirer de peine".

Il est à regretter, qu'on ne pouvait s'offrir bien d'autres ex-

prisant la confiance des ouvriers pour leur patron. Si tous les patrons avaient travaillé dans le même esprit qu'Henri Martin, le monde présenterait aujourd'hui un tableau moins effligeant que celui que nous voyons.

La fabrication des musiques manivelles dura un certain temps. Il n'y avait pas de raison pour qu'elle ne durât pas aussi longtemps que le monde, c'est-à-dire aussi longtemps qu'il y aurait des oreilles enfantines pour écouter la musique et des petits doigts pour tourner une manivelle. C'était si joli ces manivelles. Mais voici des ouvriers inconscients, qui se mirent à faire de la pacotille et à baisser les prix au point qu'il n'y avait plus de continue à gagner. Peu à peu les genres de musiques subirent le même sort, ce qui eut pour conséquence une crise générale et enfin la ruine de plusieurs fabricants et même de cette industrie, si bien que Ste-Croix eut à traverser plusieurs années très dures.

Prévoyant tout cela et ne voyant pas de remède à la situation, Henri Martin abandonna la fabrication de ses manivelles et se mit en rapport avec les meilleurs fabricants de Ste-Croix pour la fourniture des pièces détachées, y compris les roulements. C'est ainsi qu'il put marcher encore plusieurs années tout en favorisant la bonne fabrication.

C'est à ce moment-là que lui vint l'idée d'introduire à L'Aubersoa une industrie nouvelle qui devait, à son avis, remplacer la fabrication des boîtes à musique en décadence. Après bien des études, son choix tomba sur la fabrication des brosses et balais, article de consommation journalière, n'étant pas sujette aux crises dont souffrait périodiquement la fabrication des boîtes à musique.

Il fit des voyages d'étude en Suisse, en France et en Allemagne; il fit même un séjour d'un mois à Strassbourg pour s'initier à cette nouvelle fabrication.

C'est bien documenté et secondé d'un contre-maître et de quelques ouvriers spécialistes qu'il installa cette fabrication à l'Auberson, dans les locaux devenus disponibles par suite de la fermeture de ses ateliers de terminage de la boîte à musique.

Ici encore son génie d'invention se réveilla et il se mit à améliorer, souvent par des moyens de fortune les machines neuves qu'il venait de recevoir.

Il fit des voyages, trouva des débouchés pour ses nouveaux articles, il ferma des ouvriers et des ouvrières et bientôt une grande activité régna dans la maison.

Pendant ce temps, que faisait-on à la maison ? Grand-papa s'occupait de son bétail, aidé de l'un ou l'autre de ses enfants. Aux saisons, tout le monde donnait un coup de main, par exemple aux fenaisons, puis chacun reprenait son travail interrompu.

En 1868, Alfred organisa un petit atelier pour le polissage des boîtes à musique pendant que son frère Emile était à l'école militaire. C'était dans les mois de juillet et d'août. Tous les deux se mirent ensuite courageusement à l'ouvrage. Le travail ne manquait pas à cette époque, pour les musiques qu'on appelait "Les Cartels". Dès lors on a imaginé d'autres genres qui ne les remplaçaient pas.

Les deux frères associés n'avaient qu'une pensée et un but: finir de bâtir la maison, dont les travaux intérieurs étaient restés en retard, par suite de l'accident de papa, mentionné plus

haut. Mon logement: la maison était restée inachevée, mais ^{des} dettes s'étaient accumulées. Il fallait niveler tout cela, ce qui se réalisa en partie de 1838-74.

En 1874, je partis pour Nice, où s'ouvrait une école destinée à former des ouvriers pour l'évangélisation de la France. C'est Léon Pilatte qui avait pris l'initiative de cette oeuvre, qui trouva des appuis à Lausanne et à Genève. Léon Pilatte, alors pasteur à Nice, était un descendant direct de Pont Pilate, le Gouverneur romain qui avait jugé le Seigneur Jésus-Christ, après s'être lavé les mains en disant aux Juifs: "Je suis innocent du sang de cet homme. Vous y penserez". On avait fait changer l'orthographe du nom pendant le moyen-âge, pour détourner l'attention du public, à cause de ce souvenir douloureux.

Je passai 3 ans dans cette école, après quoi je vins me reposer quelques mois à la maison, pour reprendre ensuite le chemin de la France où je restai 11 ans. C'est là que je me suis marié et que mes enfants sont nés.

Pendant ce temps, mon frère Alfred était allé à Genève finir d'apprendre la menuiserie, puis s'était marié, et Henri avait suivi son exemple. Et bientôt on vit surgir de nouvelles familles qui se chargeaient de changer la face du monde.

Je vois encore un petit garçon, nommé Jean, assis sur la fenêtre du côté de l'Auberson, très absorbé, lorsque sa mère l'appelant lui dit: "Jean, viens déjeuner" - "Non" - lui répondit le motot "de veux regarder les votes". Je me suis dit: Voilà qui indique quelque chose pour l'avenir. Il lui fallait du bétail, des sonnettes, toute l'harmonie champêtre. Jean avait aussi un frère Paul, plus jeune que lui et une soeur Lucie, plus âgée, qui n'attendait pas encore un frère Albert. C'est

lui qui habite aujourd'hui la maison paternelle avec une gentille femme, trois garçons et une jeune fille qui fait l'orgueil de sa maman autant que de son papa.

Paul est là-bas bien loin, à Biènné, où sans cesse d'être de l'Auberson, ou tout au moins Jurassien, il s'est plongé dans toutes espèces de mécaniques. Il est aussi papa d'un fils, Henri comme son grand-père, qui fait des études d'agronomie à Zurich, et de deux filles Madeleine, qui est à l'école de maîtresse ménagère, et Jacqueline qui est encore sous la garde de sa maman.

Quant à Jean, il est descendu de sa fenêtre et est allé jusqu'à Yverdon, avec sa femme et deux charmants enfants, un garçon Frank, qui est employé de banque à Zurich, et une gentille jeune fille Suzanne qui taquine son papa et sa maman.

Les deux mamans et grand'mamans, épouses de Henri Martin et de son frère Alfred, étaient venues de Cossonay: deux maîtresses femmes et directrices de maison.

Suzanne Monard et Charlotte Tayer étaient amies d'enfance. Suzanne fut l'amie de nocce de Charlotte qui s'était mariée la première. C'est ainsi que les deux ont suivi le même chemin et se sont établies côte à côte dans la même maison appartenant au père Martin, l'une au rez-de-chaussée, l'autre au premier étage.

Que de souvenirs se rattachent à cet heureux temps ! Les voyages à Cossonay, à Louzanne, les séjours de Mlle Delisle, qui venait rafraîchir ses souvenirs de jeunesse auprès de ses amies d'enfance, les promenades au Tuchet, aux Aiguilles de Bœlmes ou dans les forêts, à la saison des morilles ou, des petits fruits mais: ce sont des choses qu'on raconte le soir,

pendant l'Hiver, au coin du feu.

Le grand-papa avait retrouvé quelque chose de sa jeunesse, qui faisait plaisir à voir. La maison, après avoir été presque déserte pendant quelques années était devenue une vraie ruche, pleine de monde, de la cave jusqu'aux combles.

Mais les bonheurs de ce monde sont en général de courte durée. Deux choses sont venues assombrir le tableau: le mort du grand-père, en 1887 et quelques années plus tard, l'incendie de la maison.

La mort de grand-papa nécessita un arrangement de famille, à l'occasion duquel Henri devint possesseur de la maison.

En 1892, une lettre fort triste de tante Charlotte nous annonçait que le feu avait anéanti ce bon vieux nid de famille. C'était un désastre. On n'a jamais su si c'était un pur accident ou si c'était un coup de malveillance. Ce fut une désolation pour tous les habitants et surtout pour tante Charlotte, qui ne put se consoler que plus tard, quand elle eut trouvé un nouveau nid dans la maison de l'Auberson qu'oncle Alfred acheta de l'hoirie d'Henri Mergot, où il habite aujourd'hui avec sa fille Louise et son gendre C. Boon, et leur famille.

Entre temps, jusqu'à ce que la maison incendiée fut reconstruite, Henri Martin et famille trouvèrent un logement chez Mme. Vve. Evodie Bonnard, et Alfred au Château Raymond, qui était inoccupé à ce moment là.

Henri fut d'abord indécis de savoir s'il rebâtirait ou non. Les machines, matières premières et articles terminés pour la fabrication des brosses n'étaient malheureusement pas assurés, tout fût perdu. Un moment de découragement s'empara de mon frère, et c'est avec l'effet de cette dépression momentanée qu'il prit

la décision de ne plus recommencer cette fabrication, d'autant plus qu'il craignait la concurrence allemande qui se faisait déjà sentir à ce moment-là et surtout celle des établissements pénitentiaires qui travaillaient avec des prix de main-d'œuvre sans concurrence.

L'interruption de ses travaux portait un coup mortel à son atelier de fournitures pour boîtes à musique. Après avoir consulté ses clients, il se décida à rebâtir, à la grande satisfaction de tous les voisins. C'est Albert qui occupe aujourd'hui la nouvelle maison.

Avec la nouvelle maison, on entre dans une nouvelle période de la vie des deux frères Henri et Alfred Martin, la nouvelle installation répondant moins bien, paraît-il, que l'ancienne à l'industrie d'Alfred. C'est ce qui le décida à faire l'acquisition de sa maison de l'Auberson, quand elle fut mise en vente après la mort d'Henri Margot. Il y trouva de quoi se distraire. Il y avait à démolir, transformer, reconstruire, réparer avant qu'il fut tout à fait chez lui.

Voilà donc, pour finir, les deux frères chacun dans sa maison, avec tout le confort désirable. Ils n'avaient plus rien à désirer si ce n'est du travail, et pendant quelques années encore il ne fit pas défaut.

J'ai moi-même goûté des jours heureux, à mon retour de France, à l'atelier d'Henri, qui était installé au sous-sol. C'était en 1901-1902. J'étais en compagnie de deux ouvriers: Eugène Gauthier et Ami Jaques. Le travail était celui des pièces détachées surtout des roulements, qu'on faisait pour Ste-Croix.

J'y aurais volontiers passé le reste de mes jours, mais ma destinée était ailleurs.

Etant allé me fixer à Chevres et ma fille aînée avait repris un magasin de chapellerie et mode, je n'ai plus bien su comment les affaires marchaient à L'Auberson.

J'appris pourtant que le travail n'allait pas, qu'ensuite, l'atelier d'Henri fut fermé; qu'Alfred, de son côté, avait transporté son installation de menuiserie à Cossé, et sa femme avait hérité de son frère la maison maternelle; que la brave tante Charlotte avait bien souffert de ce changement, tant elle s'était habituée à la vie de L'Auberson. Elle ne vécut pas longtemps à Cossé, quelques années; peu à peu elle déclina, elle si forte, si vigoureuse et mourut jeune encore, faisant un vide très grand, très douloureux dans sa maison.

A peu de distance mourut aussi son inséparable amie et belle-sœur Suzanne, dont la perte ne fut pas moins sensible à L'Auberson. Voilà deux veufs, une troupe d'orphelins, deux foyers détruits, deux maisons subitement transformées, séparément par l'espace ou le temps, mais qui avaient marché dès le début comme une seule famille. Combien les bonheurs d'ici-bas sont fragiles.

Mes deux frères Henri et Alfred n'étaient pas au bout de leur course, mais bien à l'entrée d'une école nouvelle, dans l'isolement ou une vie toute personnelle, quoique vivant chacun sans leur famille. Ils eurent le temps de réfléchir sur les incertitudes de la vie et sur le problème de la destinée humaine.

Et tout était dit par le mot de l'Ecclésiaste: Vanité des Vanités, je me vanterai de rien mettre en point final. Mais mes deux frères ont été assez sages pour aller au dessous des choses

passagère de ce monde. Pour eux, cette vie n'était qu'une préface, un commencement, la destinée humaine est ailleurs. Que cette vie soit faite de déceptions, de crises industrielles et commerciales, de guerres et trépas de guerre, de souffrances de toutes sortes, pour celui qui a une espérance ailleurs, il veut encore la peine de vivre. Au-dessus des ténèbres de ce monde, il y a la lumière de Celui qui a créé les cieux et la terre.

Mais je vous entends, mes chers neveux. Vous allez dire que j'éprouve, que je me perds dans les nuages. Non, vraiment je suis bien encore sur la terre, et je ne désire pas la quitter avant que ma mission soit terminée. Mais revenons à nos moutons:

Je crois que mon cher frère Henri avait entrevu toutes les difficultés actuelles et que par lui-même, en tout cas moralement, il en a trouvé la solution. Il avait une ligne de conduite dont il ne s'écartait pas. On pourrait l'examiner par ces seuls mots: intégrité, droiture, solidarité. Ce qui l'obligeait à peser sérieusement ses responsabilités. Ses ouvriers le savaient. Ils le craignaient mais ils avaient en lui une confiance absolue. Il était parfois terrible dans ses observations ou ses réprimandes, lorsque quelque chose n'allait pas dans le travail ou dans la conduite de ses ouvriers. On peut dire qu'il a été un bon patron, un vrai patron: le modèle de ses ouvriers. Je ne dirai pas pourtant qu'il était parfait, rien n'est parfait en ce monde. Mais il était loyal.

Pour ce qui concerne mon cher frère, il savait le rapport que Dieu a établi entre les choses terrestres et les choses célestes. C'est pourquoi il prenait la vie au sérieux et a laissé le souvenir d'un homme loyal, d'un vrai chrétien.

Activité religieuse.

Voici où Henri Martin s'est dépensé le meilleur de lui-même. Pour lui le terrain religieux était sacré, comme il le fut pour Moïse sur le mont Sinaï, quand Dieu lui dit: "Ote tes souliers de tes pieds: car ce lieu est saint".

C'est surtout à l'école du dimanche et à l'Union Chrétienne de jeunes gens où Henri Martin s'est trouvé sa joie, son bonheur et s'est dépensé sans compter. Là, il était chez lui. Ce n'est pas qu'il fut doué de talents particuliers; il y en avait de plus élocuents qui précédaient peut-être moins bien que lui. Il avait surtout l'élocution du cœur, celle des convictions fermes et profondes, qui s'irradient et demeurent. Aussi il a su se faire aimer et apprécier. Je le dis parce que je le sais. Il fut, sans le savoir, un des instruments qui servirent à préparer le magnifique réveil qui se produisit à l'Auberson et à la Côte-aux-Fées pendant l'hiver de 1874-75. C'est à l'école du dimanche et de l'Union Chrétienne de cette époque qu'il faut aller chercher les germes de ce beau mouvement qui fut un vrai printemps spirituel. C'est encore par le moyen de l'école du dimanche et de l'Union Chrétienne de cette époque que les Eglises se sont développées et maintenues dans cette région de montagnes mieux que dans beaucoup d'autres localités. Je dis les Eglises; parce que toutes ont profité de ce réveil.

Tout le monde connaît la marche de l'Ecole du dimanche qui est à peu près la même dans toute la Suisse romande, avec un programme donné par le comité de publications religieuses à Lausanne. Mais il n'en est pas de même de l'Union Chrétienne qui avait pour finalité à l'origine de réunir les besoins, les buts, les méthodes, les programmes, les programmes, les programmes. Pourquoi les Unions

Chrétiennes et aux individus: "Faites l'arbre bon et son fruit bon, ou faites l'arbre mauvais et son fruit mauvais, car par le fruit on connaît l'arbre".

La théologie d'Henri Martin était d'une grande simplicité: "Christ et la Bible". Il ne sortait pas de là. Aujourd'hui on se fait parfois un Christ plus ou moins de fantaisie. Le seul qui ait produit des fruits est le Christ authentique, le Christ de la Bible. C'est le Christ du passé, le Christ des apôtres et des prophètes, le Christ de l'Eglise dans les temps de persécution; celui qui est mort et ressuscité: Le Christ Sauveur.

Henri Martin était un homme du passé, Je crois qu'il a bien fait de s'en aller; car il n'était plus chez lui dans le monde moderne, et il n'était pas armé pour faire face à toutes les subtilités qu'on a imaginées pour façonner l'Evangile selon les prétentions scientifiques modernes. Il y aurait ici tout un volume à écrire.

Ce n'est pas notre affaire.

Terminons ces pages par un récit intéressant. Avez-vous connu Eugène Conthier ? Ce fut l'un des principaux ouvriers d'Henri Martin, chez qui il était entré comme apprenti à la sortie de l'école. Il fut l'âme de son atelier pendant bien des années. C'était un original, qui cadrait fort bien avec l'entre où il exerçait son activité (sous-sol situé des demeures de Vulcain), un peu rustre, très adroit, très intelligent, qui aimait les escapades et s'oubliait à faire bouillir, et pour se remettre venait chez la bourgeoise demander un

était perdu.

Avec quelle joie mon cher frère m'écrivait un jour qu'Eugène Conthier s'était converti, qu'il était aussi heureux qu'il avait été triste depuis que l'atelier avait été fermé faute de travail. Alors il lui demanda s'il ne désirait pas se guérir pour servir le Seigneur et s'occuper de ses deux fillettes qui avaient encore besoin de lui, car il avait été marié et était devenu veuf. Certes il aimait bien ses enfants, et pourtant il ne désira pas se rétablir. Il avait peur de retomber, il préférait s'en aller; il était plus sûr pour lui de quitter le monde que de s'exposer à de nouvelles défaillances. Il avait une soeur dévouée qui se chargerait de ses deux fillettes et les élèverait mieux que lui.

Il mourut peu de temps après, regretté de tous, mais laissant le souvenir d'une transformation que l'Esprit de Dieu avait seul pu produire.